



LE MIEL DE MON ENFANCE

Roman

SYLVIE BÉROUD

Sylvie BÉROUD

Le Miel de mon enfance

© Sylvie BÉROUD, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5912-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Le cœur d'un père s'agrandit avec chaque enfant »

Jean-Basile BEZROUDNOFF

À mon père,

À Jacques,

À André.

BARGEMON

Le lever du jour réchauffait doucement de ses premiers rayons, les feuilles rouge sang de la vigne vierge qui grimpaient sur la belle façade en pierres de la bergerie. Comme tous les matins, mon père, debout devant la porte d'entrée, portait son regard au loin comme un marin qui scrute la mer. Constant, au regard parfois triste, à la pensée souvent lointaine tout entière dévouée au souvenir d'Alger la blanche qu'il avait dû quitter trop tôt, était tombé amoureux de ce petit bout de terre dans le Var. Il avait, petit à petit, à force de travail et de patience, restauré la grande bergerie, cultivé sa terre et lié connaissance avec les abeilles de ce côté-ci de la mer.

Boniface nettoyait le comptoir en zinc du bar du café du Commerce.

— Oh ! Marcel ! Tu m'en chantes une petite ?

— Et pardi, tu veux que je réveille tout le village !

— Tiens, ajouta Marcel, voilà Brigitte. Elle va bien t'en chanter une petite Boniface.

— Elle s'est sauvée cette nuit, le vieux Louis n'a pas dû fermer sa porte, encore une fois.

Toute vêtue de sa chevelure de soie blanche, Brigitte, la petite poule domestique de l'ancêtre Louis cherchait du bec quelques friandises au pied d'un platane centenaire. Pendant que l'air se réchauffait par cette belle journée du mois de juillet, le village de Bargemon s'éveillait. La mairie arborait fièrement son drapeau tricolore à côté du bélier couronné, armoiries du village et le clocher comptait le temps qui file.

Jean vit le jour dans ce petit coin de paradis. Comme tous les enfants qui savent ce qu'ils cherchent, il menait son chemin à travers les drailles à la recherche du criquet à ailes bleues. Au fur et à mesure de son ascension, il emplissait ses poumons de l'odeur boisée des collines. Lorsqu'il fut certain d'avoir pris assez de distance, il se retourna soudain. Les toits de tuiles en terre cuite orangé et brun s'agrippaient les uns aux autres pour former une étrange mosaïque autour du clocher dont la fine pointe ressemblait à un crayon. Il se

chauffait les ailes au soleil sur un rocher, son oedipode turquoise. Avec patience et beaucoup de détermination il ne lâchait pas des yeux sa proie, sujet principal d'une scène musicale. Il serait bientôt enfermé dans une boîte dont il avait perforé le couvercle. Sa patience fut récompensée, il approcha la petite boîte de son oreille pour entendre les ailes qui s'agitaient. Jean respirait à pleins poumons les parfums agrestes de cette belle journée et sourit, heureux de sa prise.

Le clocher qui carillonnait au lointain le sortit de sa rêverie. Il fit demi-tour en direction du village. Sur le chemin de l'école, il escalada le petit portail en bois du jardin de Denys et il se lança, avec l'agilité d'un écureuil, à l'assaut des branches du cerisier. Il en croqua à pleine bouche jusqu'à ce que son estomac lui crie stop. Le plus drôle, c'était de se retrouver perché dans l'arbre, accroché aux branches comme un singe et d'entendre Denys pester contre les oiseaux qui lui dévoraient tous ses fruits.

— Alors, tu l'as ? demanda Dédé dont l'air inquiet apportait une expression amusante à son visage.

— Oui, au chaud dans sa boîte.

André était un grand gaillard à la silhouette charpentée comme un lutteur, sa chevelure brune et bouclée et ses yeux rieurs lui donnaient un air généreux. Il ne savait jamais quoi faire de ses mains alors il les fourrait dans ses poches au grand dam de sa mère, qui renonça définitivement à lui acheter de nouveaux pantalons. Cela cachait en réalité une certaine timidité. Jean éprouvait une tendresse infinie pour son ami. Les deux garçons gloussaient de joie. La cloche sonna. Ils entrèrent dans la classe.

Monsieur Michaux, professeur de mathématique à la calvitie galopante, dont la blouse blanche était tachée de la poudre des craies de différentes couleurs qu'il manipulait, le faisant ressembler parfois à un arc-en-ciel, frappa le tableau noir avec sa règle. La pointe de sa craie rouge brandie dans les airs, il s'écria :

— Monsieur Jean Malherbe, venez au tableau donner le résultat du rayon de votre cercle.

— M'en fiche de ton rayon, tu vas voir avec quoi je l'ai rempli ton rayon, marmonna le garçon entre ses dents.

Mais le criquet n'était pas destiné au professeur de mathématique. Sa destinataire était mademoiselle Angèle. Jean avait dans l'idée de cacher son trésor dans la partition de son professeur de musique. Cette fille-là, qui ne dévoilait plus ses charmes que pour son mari réjouissait les voisins alentour lorsqu'elle lançait les décibels à la volée par-delà les fenêtres de sa chambre.

Donc, lorsque cette brave Angèle vit le criquet lui sauter à la figure, elle poussa une note d'effroi si formidablement aiguë que la classe tout entière fut saisie de stupeur. Jean, en admiration devant sa castafiore, souriait de bonheur.

Le criquet sautait dans tous les sens, les garçons se précipitèrent pour l'attraper tandis que les filles montaient sur leur chaise en poussant des cris de frayeur. André, secoué par un grand fou rire, était parti en courant aux toilettes en se tenant le ventre. Le raffut qui venait de la salle de classe couvrit presque la sonnerie de la cloche qui rythmait la fin des cours à toute l'école. Les enfants oublièrent le criquet et s'enfuirent comme une volée de moineaux.

— Tu viens avec moi voir Denys ? demanda Jean à André.

— Non, j'aime pas ses coucous. Et puis, je dois donner un coup de main à mon père, on récolte les rouges du Roussillon en ce moment.

— Chouette, la tarte aux abricots orange teintés de rouge vermillon à la poudre d'amande, c'est mon dessert préféré.

André regarda son copain. Il secouait toujours la tête en haussant les sourcils lorsque Jean virait poète.

— Plutôt que de les piquer comme les cerises dans le jardin de Denys, passe à la maison, ma mère t'en donnera.

Jean lança sa casquette à la figure d'André en rigolant.

— File Dédé, file !

Les pères des deux garçons étaient des amis d'enfance, des fils de pieds noirs, déracinés du sol de leur terre natale comme des arbres auxquels on avait coupé les racines. Cependant, la famille d'André avait fait le choix de quitter l'Algérie longtemps avant les événements et c'est avec joie et compréhension qu'elle avait

accueilli les parents de Jean. Il adorait écouter, encore et encore, les souvenirs d'enfance de son père en Algérie. Il demandait aussi à sa mère de lui raconter la scène qui le faisait hurler de rire, celle où sa tante Gaby avait rossé à coups de parapluie sur la tête, pour l'obliger à descendre de l'autobus, un inconnu qui avait osé caresser son éminence charnue.

Jean était un observateur-spectateur. Il avait remarqué de quelle façon Taj saluait son père. La main droite posée sur son cœur en penchant un peu le buste en avant, salut auquel Constant répondait par un hochement de tête. Son père ne souriait pas, néanmoins, son regard était chaleureux et ses yeux remplis de larmes. Mais ce que Jean respectait par-dessus tout, c'était les longs silences qu'il partageait avec son père. Il savait quand il pouvait poser des questions et lorsqu'il ne fallait rien dire.

Jean rendit visite à Denys. La belle boutique en bois de l'horloger qui était également amateur d'instruments de musique, était décorée de pendules de toutes les tailles, des plus anciennes aux plus insolites. Elle se situait tout près de la chapelle Notre-Dame de Montaigu, fermée pour travaux. Les Bargemonais aimaient à dire à Denys que le chant de ses pendules aux mille coucous remplaçait les cloches de l'église. Jean trouva Denys occupé à réparer un violon. L'atmosphère sentait bon le bois aux essences variées. Ses gestes étaient lents et précis, Jean observait les mains du réparateur d'horloges qui caressaient le bois.

— Bonjour Denys !

Comme à son habitude, concentré sur son travail, il ne répondit pas.

— Quel bois travailles-tu aujourd'hui ?

— Un violon est constitué de soixante et onze éléments de bois, mon garçon. Celui-ci c'est de l'épicéa. Caresse donc la courbe de ce bois, elle est ronde et douce comme la taille d'une femme.

Jean écarquillait les yeux. Une courbe oui, mais de là à y voir la taille d'une femme !

— Ce que tu es drôle Denys !

— Tu tiens entre les mains la caisse de résonance de cet instrument, sens-tu les notes qui jouent sous tes doigts ?

L'enfant se concentra.

— Mais je ne sens rien, Denys !

— Sois plus attentif Jean, écoute bien, ferme les yeux.

Il s'exécuta et caressa les courbes du bois lisse sous la paume de ses mains.

— Tes mains sont tes instruments Jean et la façon que tu as d'observer est ton plus précieux outil.

Il allait répondre, lorsque les coucous qui se mirent à sonner à tue-tête firent trembler la petite boutique d'un vacarme épouvantable. Jean se leva d'un bond en sursautant et cria sur le pas de la porte de la boutique.

— Un jour, je leur tordrai le cou à tes coucous !

Denys plissa ses yeux bleus et son corps se secoua d'un rire joyeux. Jean déguerpit à toute vitesse.

Tout naturellement, lorsque Constant décida de s'installer avec sa jeune épouse Suzanne dans le Var, il se mit à la recherche d'une maison. Au bas du village, il visita une manse sur laquelle était construite une grande bergerie. Cette terre agricole avait été cultivée il y a fort longtemps. Le verger possédait quelque deux cents arbres fruitiers, amandiers, figuiers, cerisiers et pruniers. Constant prit une poignée de terre dans sa main, le sol était de bonne qualité riche en silice, une belle terre argileuse et lorsqu'il leva la tête, ses yeux rencontrèrent le village de Claviers perché sur la colline d'en face. La bergerie fut choisie comme lieu de vie, Constant y installa une belle cuisine, car il connaissait les talents de cuisinière de sa femme et le plaisir qu'elle prenait à mijoter de bons plats.

Une partie de la bergerie fut aménagée en salle de travail pour les récoltes et le lavoir qui s'y trouvait fut conservé ainsi que beaucoup de paniers tressés et des cloches en terre cuite. Deux longues années furent nécessaires pour arranger une maison confortable. Il fallut aussi tailler les arbres et aérer le terrain. La particularité de ce village était son système de canaux qui alimentaient les jardins en eau de source. Dans la manse transformée en salle de tri, les récoltes des fruits du verger étaient stockées puis présentées à la vente dans les paniers